L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

P. SCHMIDT & Co. No 72, Rue de Chartres Entre Canal et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 4 JUIN 1862.

C. F. WEBER, F. LIMET. H. DUFOUR, S. HARDY. Editeurs-Propriétaires

MERCREDI MATIN, 4 JUIN.

Victoire à Pavone, ville du pays.

Marques à propos du Mexique.

La première partie de la campagne mexicaine, que nous avions publiée hier, contient un article inspiré dans le journal *des Débats*, sur la question mexicaine et dû à la plume d'un ancien publiciste, conseiller d'Etat de l'Empire, M. Michel Chevalier. Dans ce travail, la région mexicaine qui représentait naguère l'antique royaume de Montezuma, est présentée pour la première fois au public français sous son véritable jour, et comme un pays susceptible d'une prospérité réelle. M. Michel Chevalier se prononce pour la politique française à l'égard de ce pays. Il explique et justifie la conception de la France dans l'intérêt du vieux continent, dans l'intérêt de la civilisation européenne. Il montre que la France, en acceptant la mission de relever le Mexique, ne fait que suivre la pente de son génie, et remplir une tâche qui lui est naturellement dévolue.

Il donne à entendre que la France ne prétend pas imposer au Mexique un gouvernement, mais qu'elle veut seulement donner à la nation mexicaine le moyen de se donner un gouvernement régulier, et de choisir librement la forme politique qui lui convient le mieux.

Il combat d'autre part la thèse suivant laquelle une grande nation comme la France n'a rien à redouter d'une république comme celle des Etats-Unis, et doit voir avec joie la France et les nations européennes s'affaiblir mutuellement par des guerres intestines. Il montre que la république américaine, si elle est naturellement hostile à la monarchie, ne l'est pas à la France, et qu'elle a toujours vu avec sympathie les efforts de la France pour la civilisation du monde. Il ajoute que la république américaine, si elle est naturellement jalouse de la prospérité, craint la guerre civile, et ne peut que désirer la prospérité de la France, qui est la sœur aînée de la république.

Il démontre enfin que la France, en relevant le Mexique, ne fait que suivre la pente de son génie, et remplir une tâche qui lui est naturellement dévolue.

Nous empruntons au *Herald* de New York, du 27, le commentaire suivant des nouvelles mexicaines apportées dans cette ville par un des derniers steamers de la Havane ou connexions avec les steamers espagnols de la Vera-Cruz. Les dates pour ce dernier port sont du 19, pour Jalapa du 6 et pour Mexico du 5.

Des lettres particulières disent que dans le courant d'Août, les français ont perdu le quart de leur monde mais que les Mexicains en ont laissé.

La garnison d'une forteresse dans l'Etat de Puebla s'était soulevée et avait fait prisonniers ses officiers.

Le traité de Wyke-Zamacona a été ratifié par le gouvernement Mexicain, en dépit de la protestation des plénipotentiaires français, consignée au traité même et déclarant que le gouvernement pourrait différer dans les circonstances actuelles.

Les villes de Soledad et de Cordova ont été occupées par les troupes mexicaines aussitôt que les forces françaises ont marché en avant, et 1200 hommes devaient occuper Orizaba de la même manière.

La correspondance mexicaine, nous devrions dire américaine, dans laquelle nous puisons ces détails, ajoute :

Le navire français cinglo ainsi vers la capitale avait à bord plusieurs personnes de distinction, parmi lesquelles on remarquait le général Almonte, qui a été longtemps ambassadeur à Paris, et qui, dit-on, est appelé à jouer un rôle important dans la future administration du Mexique, et M. Michel Chevalier, qui se propose pour la politique française à l'égard de ce pays. Il explique et justifie la conception de la France dans l'intérêt du vieux continent, dans l'intérêt de la civilisation européenne. Il montre que la France, en acceptant la mission de relever le Mexique, ne fait que suivre la pente de son génie, et remplir une tâche qui lui est naturellement dévolue.

Il démontre enfin que la France ne prétend pas imposer au Mexique un gouvernement, mais qu'elle veut seulement donner à la nation mexicaine le moyen de se donner un gouvernement régulier, et choisir librement la forme politique qui lui convient le mieux.

Il combat d'autre part la thèse suivant laquelle une grande nation comme la France n'a rien à redouter d'une république comme celle des Etats-Unis, et doit voir avec joie la France et les nations européennes s'affaiblir mutuellement par des guerres intestines. Il montre que la république américaine, si elle est naturellement hostile à la monarchie, ne l'est pas à la France, et qu'elle a toujours vu avec sympathie les efforts de la France pour la civilisation du monde. Il ajoute que la république américaine, si elle est naturellement jalouse de la prospérité, craint la guerre civile, et ne peut que désirer la prospérité de la France, qui est la sœur aînée de la république.

Il démontre enfin que la France, en relevant le Mexique, ne fait que suivre la pente de son génie, et remplir une tâche qui lui est naturellement dévolue.

Il ajoute